

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 20

Artikel: D'outre-tombe
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRUUY



N° 20

Supplément du Dimanche 21 mai

1905

D'outre-tombe

« Non, sous aucun prétexte ne m'envoyer votre neveu, mon bien bon ami ; quelque plaisir que j'eusse éprouvé à voir une personne qui vous touche de si près, je préfère y renoncer pour sauver vos illusions et les miennes.

« Nous ne nous sommes pas revus depuis le jour où vous prîtes congé de moi pour suivre au Nouveau-Monde M. de La Fayette.

« Moins sage que lui, qui s'était marié auparavant, vous comptiez m'épouser au retour.

« Voilà douze lustres de cela... et vous êtes encore célibataire.

« N'ayez pas la fatuité de prendre cela pour un reproche, au moins. Je serais mal venue à vous en faire, puisque, vous donnant l'exemple de l'infidélité, juste un an après votre départ je me laissai marier à ce pauvre marquis qui devait finir si malheureusement en Vendée, tandis que vous, parpaillot, vous faisiez de la révolution en France après en avoir fait en Amérique, avant d'en faire en Europe à la suite de votre Buonaparte !

« Pour en revenir à mes moutons, que je laisse trop errer à l'aventure, je vous dirai que depuis soixante ans nous avons conservé intact le souvenir de notre belle jeunesse et que le spectacle de notre décrépitude n'aurait rien de bien réjouissant.

« Je vous vois toujours, mon cher Tristan, tel que votre portrait actuellement sous les yeux, dans cet habit gorge-pigeon qui vous allait si bien, le mollet cambré, la

taille fine, un léger duvet au menton, une grâce parfaite, en somme un fort élégant gentilhomme.

« Pour moi, j'en suis sûre, vous avez précieusement conservé cette miniature que je vous ai donné en vous disant adieu et sur laquelle je suis peinte en bergère, une houlette à la main.

« C'est ainsi que vous vous figurez votre amie, c'est ainsi que vous me représentez à votre neveu. Hélas ! son sourire ferait bien vite évanouir ce mirage, il me parlerait de votre perruque, il compterait mes rides et ternirait le miroir où nous nous revoyions toujours jeunes et beaux.

« L'an dernier, nous avions déjà rêvé cette folie, nous avons sagement fait d'y renoncer, croyez-moi. »

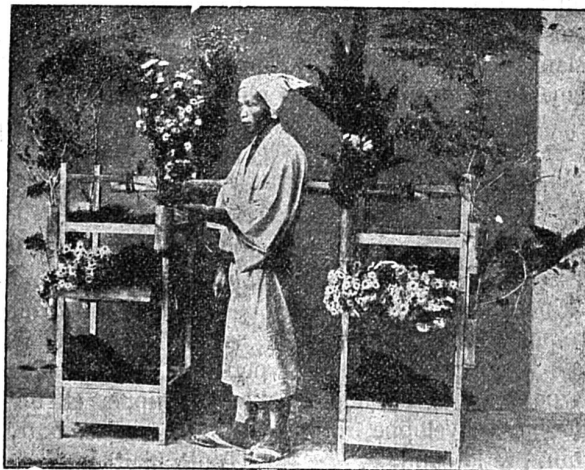
Cette lettre était posée tout ouverte sur le bureau.

« En vérité, ma très vieille amie, disait la réponse, vous rajeunissez tous les jours, et vos spirituelles épîtres ne laisseraient jamais supposer qu'en additionnant nos deux âges, nous pourrions être contemporains du grand roi.

« Ou plutôt, je me trompe, à vous lire, ma chère marquise, on croirait que M^{me} de Sévigné n'a pas quitté la cour pour pro-

tester contre l'usurpation bourgeoise de « notre cousin d'Orléans ».

« Vous ne voulez pas que Gaston aille déposer à vos pieds ses hommages et ceux de son oncle, empêché par la goutte, *par la goutte*, qui seule s'est opposée à la réalisation de ce beau rêve de l'an dernier que vous qualifiez si irrévérencieusement de folie.



Au Japon. Marchand de fleurs

« Pourquoi folie ? »

« Croyez-vous donc que je porte si mal mes quatre-vingt ans ? Je suis une ruine, soit ; mais certaines ruines ont encore fort bon air. »

« Ne riez pas de ma prétention, car votre persiflage m'offense surtout pour vous. C'est coquetterie de votre part, j'en jurerais, et vos cheveux blancs doivent vous aller à ravir. »

« Enfin, n'importe, n'en parlons plus ; vous ne daignez octroyer cette faveur ni à un vieux barbon comme moi, ni à un jeune homme comme mon neveu, que votre volonté soit faite ! Et, bien que grandement marris, nous nous résignons à baiser de loin vos belles mains. »

Puis, signant et paraphant cette missive d'un « Tristan de Hautdret » qui sentait son descendant des croisades, le gentilhomme plia et cacheta sa lettre et se leva du fauteuil massif où il était assis.

Chose singulière, ce *vieillard*, loin de porter perruque comme le lui avait ironiquement reproché sa correspondante, avait des cheveux noirs, des dents blanches, le regard brillant, la moustache fine et, sous son coquet uniforme d'officier, c'était un bel officier paraissant vingt-cinq ans à peine.

Après avoir bouclé son ceinturon, il descendit d'un pas alerte le perron de son hôtel de la rue de Varennes et gagna les boulevards.

II

— Alors, tu viens me dire adieu ?

— Au revoir, tout au plus, mon bon Raoul ; je ne compte pas m'enterrer indéfiniment dans la cité célèbre par les chaussées de la reine Brunehaut, célébrité un peu trop antique.

Le soldat propose, mon pauvre Gaston, le ministre dispose.

— En tout cas, que je moisisse à Soissons, ce dont Dieu me garde, ou que j'obtienne d'aller en Afrique, ce que Dieu veuille ! je suis pour quelque temps absent de Paris et obligé de prendre mes dispositions en conséquence.

— Est-ce que tu as fait ton testament ?

— Non, je viens tout simplement te demander un service.

— Un, ce n'est pas assez.

— Oh ! mais un service... si singulier.

— Va, toujours.

— Tu ne te moqueras pas de moi ?

— Mais va donc.

— Voilà. J'ai, avec une certaine personne, une correspondance que je ne puis interrompre, mais comme il est indispensable qu'elle me croie toujours à Paris, j'ai compté sur toi pour mettre à la poste les lettres que je t'enverrai de province sous double enveloppe, afin qu'elles continuent à porter le timbre de la capitale.

— Peste ! voilà un mystère bien compromettant pour ta réputation de sagesse.

— Oh ! si tu connaissais la dame dont il s'agit.

— Permetts, cher ami, je ne te demandais même pas si c'était une femme.

— Mais je peux te la nommer sans inconvénient, c'est M^{me} la marquise de Tremble... et elle a quatre-vingts ans.

— Tu plaisantes !

— Pas le moins du monde.

— Mais, alors pourquoi ces précautions ? La bonne dame ne doit plus être en tutelle !

— C'est une touchante histoire qui te fera sourire, toi sceptique et blasé.

— Merci !

— Tu as connu mon oncle, le général de Hautdret ?

— Certes ! et j'ai conservé un souvenir bien vivant de cette belle figure militaire alliant l'énergie du soldat de l'Empire à la distinction de l'homme de race.

— Tu sais ce qu'il était pour moi. Célibataire, il m'aimait comme un fils, et je le vénérerais comme un père.

— Cette mutuelle affection excitait l'admiration générale.

— Si profonde qu'elle fût, elle ne remplissait pas uniquement la vie de l'excellent homme.

Tout jeune, il avait passionnément aimé la marquise de Tremble.

Séparés par les événements, ils se perdirent de vue.

Trente ans se passèrent.

Un jour, c'était pendant la guerre de Pologne, mon oncle reçut une lettre de son amie.

Son nom prononcé devant elle, par hasard, avait réveillé un lointain et cher souvenir.

Elle était veuve, déjà grand-mère, mais sa pensée s'était reportée tout émue à l'ami de sa jeunesse, et elle venait partager avec lui cette délicieuse émotion qui avait réchauffé son vieux cœur.

Tout cela était dit d'une façon charmante, ponctuée d'une larme et d'un sourire et, seul, sous sa tente, au bord de la Vistule, le vieux soldat pleura comme un enfant à cette évocation de ces jeunes amours.

Depuis lors, la correspondance, renouée, ne fut jamais interrompue, et l'an dernier, quand mon pauvre oncle se sentit mourir :

« Je ne veux pas que ma vieille amie apprenne ma maladie, ni ma mort, me dit-il, cela lui ferait trop de peine. Je compte sur toi, mon enfant, pour lui épargner ce chagrin en entretenant son erreur. Tu es le confident de toutes mes pensées, ton écriture ressemble assez à la mienne pour que tu aies déjà pu tenir ma plume sans que cette bonne marquise s'en aperçût. Quand je ne serai plus, remplace-moi tout à fait, et que cette douce habitude ne cesse que lorsque nos deux âmes seront réunies là-haut. »

J'ai tenu la promesse faite à mon second père. M^{me} de Tremble ne s'est pas aperçue de la substitution, et voilà, mon ami, comment j'échange chaque semaine un billet doux avec une vénérable douairière.

— Mais la mort du général a fait un certain bruit !

— La marquise vit retirée dans ses terres, ne reçoit personne, ne lit aucun journal depuis l'usurpation de Louis-Philippe, et ne communique avec le monde extérieur que par les lettres que je lui adresse régulièrement.

Tout allait bien jusqu'à présent, mais voilà que l'on m'envoie à Soissons et, craignant la maladresse ou la négligence d'un domestique, j'ai compté sur ton amitié pour me servir en cette occasion sans trop te moquer de moi.

— Bien au contraire, mon cher Gaston, j'honore ton sentiment filial ; je trouve même un charme piquant à ce roman d'un autre âge et j'accepte la mission que tu me confies.

— Merci.

— A propos, connais-tu cette vénérable octogénaire ?

— Non, mon ami, et chose plus curieuse, ces deux vieux amoureux ne s'étaient pas revus depuis leur prime jeunesse et le général emporta, fraîche et souriante dans la tombe, l'image de celle qu'il avait aimée.

— Penses-tu la voir jamais.

— J'y avais songé, sa résidence étant voisine de ma nouvelle garnison, mais réflexion faite, je craignais une déception. De loin, je me figure une de ces vieilles grand-mères du vieux temps, si jolies sous leurs cheveux

blancs et leurs coiffes de dentelle.

De près, un ridicule, un travers pourrait me gâter mon idéal ; il faut ménager ses illusions.

— Sybarite, va !

— Allons, encore merci et au revoir !

— Au revoir, mais tu sais, gare ! ton enthousiasme m'inquiète. Ne va pas épouser ta grand'mère !

Et ils se quittèrent en riant.

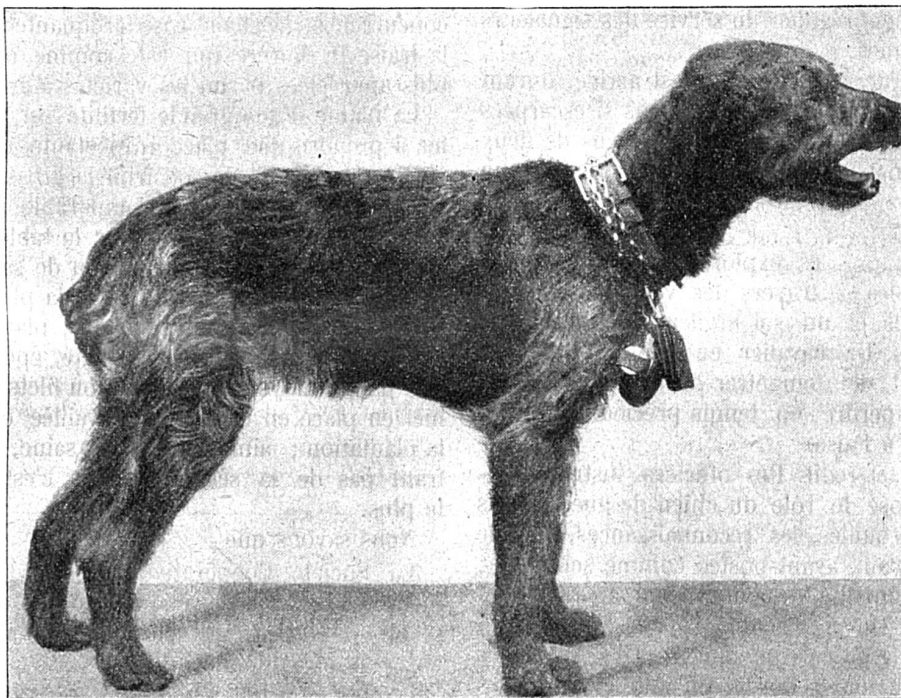
(A suivre.)

Arthur DOURLIAC.

CHIENS DE GUERRE

Pour les chiens — réguliers ou irréguliers — et leur emploi en temps de guerre, les Allemands ont, de longue date, manifesté le plus vif enthousiasme. Dans son intéressant ouvrage, *l'Histoire naturelle en action*, M. de Cherville rapporte que les quatre ou cinq cent mille Allemands qui défilèrent à travers la France, voilà près de trente-cinq ans déjà, traînaient après eux plus de trente mille chiens.

C'étaient des chiens irréguliers, et plusieurs d'entre eux sauvèrent la vie à des soldats prussiens, trainards ou isolés, à qui les paysans légitimement exaspérés, voulaient faire un mauvais parti. Et l'on rapporte l'exemple du commandant français Borsari qui, grièvement blessé à Sedan et affaissé sans connaissance sous un tas de morts aurait été enseveli vivant dans une fosse commune, sans l'intelligence et la fidélité de son chien.



[Chien dressé pour la guerre, dans son équipement de campagne

Il semble bien toutefois que, dans l'enrôlement spécial auquel se livrent les Allemands, il s'agisse de vrais chiens de guerre ou, pour être plus exact, des chiens auxquels un dressage, même de brève durée, permettra de demander des services en rapport avec la tactique et les méthodes de combat actuelles.

De tels auxiliaires n'auront apparemment que peu de points communs avec la caste des vulgaires chiens du régiment, dont quelques privilégiés acquièrent un certain renom, surtout en Algérie et au Mexique, et dont les exploits, grossis par la légende, furent chantés par des poètes, popularisés par des peintres. Ainsi Casimir Dela-

vigne rendit hommage à leur dévouement dans une élégie restée classique ; le grand Carnot leur consacra une chanson intitulée : *Le Chien du Régiment*. Enfin Horace Vernet trouva en eux le sujet d'un de ses plus célèbres tableaux. Qui n'a vu la toile de Vernet représentant un vieux chien blessé dans la bataille ? Retirée à l'écart, la pauvre bête est couchée auprès de deux tambours amis qui pansent ses blessures et lui prodiguent les caresses.

Et, sans doute, les chiens de guerre qui ont quitté Hambourg pour le pays des Herreros ne sauraient être

comparés à ces meutes que Cyrus, Massuinissa, Vercingétorix utilisaient comme gardes du corps ; que, plus tard, les chevaliers de Rhodes faisaient entrer en ligne en les armant de cuirasses et de colliers hérissés de fer, pour porter le désordre dans les rangs de la cavalerie musulmane. Nous ne pensons pas davantage que l'on puisse établir la moindre analogie entre les chiens allemands du camp de Münster et ces combattants des

siècles passés que nous retrouvons pour la dernière fois, il y a près d'un demi-siècle, lorsque les Confédérés (Sudistes américains) organisèrent de véritables équipages de féroces *bloods-hunds* pour lutter contre leurs anciens esclaves nègres révoltés (1).

Mais qui sait si ces chiens ne feront pas, dans les broussailles de l'Afrique du Sud, concurrence aux fusils à longue portée et à tir rapide ? Et ne constatons-nous pas, chaque jour, que l'on revient, dans les divers champs de l'activité humaine, à des méthodes, à des procédés surannés ?

(1) *Tactique et chiens de guerre*, par le lieutenant Jupin.